



Académie des sciences d'outre-mer

*Les recensions de l'Académie*¹

Représenter l'Algérie : images et conquête au XIX^e siècle / Nicolas Schaub
éd. CTHS – Institut national d'histoire de l'art, 2015
cote : 60.591

Extrait d'une thèse d'histoire de l'Art, cet ouvrage est essentiellement consacré à la représentation des opérations militaires de la conquête de l'Algérie, et plus largement de l'Algérie elle-même, non pas tout au long du XIX^e siècle comme le titre pourrait le laisser penser, mais en gros de 1830 à 1850. La conquête de la Kabylie (1857) n'est pas envisagée, non plus que la répression de la révolte de Moqrani (1871).

L'humour ne perd jamais ses droits. Nous apprenons que Louis Bertrand célébra en 1930 le débarquement des Français à Sidi Ferruch (15 juin 1830) comme " la plus grande date de notre histoire ". Cet événement a comme il se doit largement inspiré le premier chapitre intitulé " Prémises d'une guerre " dans lequel nous trouvons un bon commentaire des prodromes de l'expédition depuis la mission du commandant Boutin en 1808 en passant par le trop célèbre " coup d'éventail " du 29 avril 1827. On trouvera des lithographies d'Eugène Isabey (Plage de Sidi-Ferruch, 19, camp des Arabes à Staouéli, 20, vue du Fort l'Empereur) et une belle toile de Pierre-Julien Gilbert montrant le débarquement de Sidi-Ferruch.

Ainsi que Nicolas Schaub le rappelle très justement au début de son deuxième chapitre, la prise d'Alger avait ouvert de nouveaux horizons aux artistes peintres qui jusqu'alors, et depuis des années, voire des décennies, avaient coutume de se contenter du traditionnel pèlerinage à Venise d'où ils rapportaient des représentations convenues, et souvent mièvres, de la basilique Saint Marc ou du Grand Canal. Pour beaucoup de peintres le voyage d'Alger allait remplacer l'Italie. Ce deuxième chapitre est précisément intitulé : " L'Utopie sociale vers 1830 ". Car toute conquête est génératrice d'utopies. Pour un bon nombre d'artistes, les espoirs de voir leurs œuvres admises au Salon prenaient consistance.

C'était le début des éblouissements, des émerveillements, et parfois celui d'un orientalisme de bazar. Et c'était aussi le temps des utopies. La pittoresque lithographie d'Emile Wattier intitulée " Un amateur partant pour Alger " montre l'accoutrement ridicule d'un de ces précurseurs de Tartarin (on remarque toutefois qu'il emporte un carton à dessin). Une caricature analogue se trouve p. 47 (n° 10). Il est précisé qu'il s'agit du peintre Théodore Gudin. Les pages 97 à 116 retracent le séjour algérien du peintre Antoine Etex. Alors âgé de 22 ans, élève d'Ingres, ce dernier qui avait pris part à Paris, à l'insurrection populaire des Trois Glorieuses, avait ensuite voyagé en Italie. De retour à Marseille il s'embarqua avec deux



¹ Les recensions de l'Académie de [Académie des sciences d'outre-mer](http://www.academieoutremer.fr) est mis à disposition selon les termes de la [licence Creative Commons Paternité - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 3.0 non transcrit](https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/3.0/).
Basé(e) sur une œuvre à www.academieoutremer.fr.



Académie des sciences d'outre-mer

compagnons de rencontre dont un polytechnicien en rupture de scolarité sur un vieux brick de commerce qui mit quinze jours pour rallier Alger. Converti depuis peu à l'idéologie saint-simonienne, il fit quelques adeptes parmi les membres de l'équipage. Arrivé sur la terre d'Afrique, il ne suivit pas ses amis qui voulaient fonder une colonie agricole. Dédaignant les recommandations de certains militaires qui lui déconseillaient de s'aventurer seul, mais protégé par des officiers de valeur comme les polytechniciens Duvivier et Lamoricière, il pénétra dans les mosquées et les intérieurs arabes et juifs, montrant toujours le plus grand respect des lieux et des gens. Après avoir eu quelques difficultés à se faire comprendre pour trouver des modèles, et s'être parfois fait invectiver par des femmes qu'il avait croquées à leur insu, il se constitua un très beau cahier de dessins. Plein d'une sympathie émue pour la population indigène, il quitta Alger le 15 septembre 1831, en se disant " *Pauvres Arabes, je vous salue et je regrette qu'on ne vous ait pas laissés tranquilles* " (p. 115).

L'auteur aborde ensuite le cas d'un autre peintre plus célèbre quand il décida de se rendre aux rives d'Afrique. Horace Vernet s'était déjà acquis un assez vaste notoriété comme directeur de l'Académie de France à Rome (1828-1833) et disposait de solides appuis sous la Monarchie de Juillet, à tel point qu'en mai 1833, le ministre de la Marine lui accorda une mission officielle et mit à sa disposition un petit bâtiment qui le conduisit à Bône après une escale à Cagliari. Il fut émerveillé par la ville et son arrière-pays dans lequel il ne s'aventura guère, sachant que le bey de Constantine, Ahmed, était l'adversaire déterminé des Français. Il gagna ensuite Alger où il ne séjourna qu'une dizaine de jours. Il rencontra de grands colons comme le baron de Vialar, et se fit céder pour lui-même le vaste domaine de Ben Koula. Il avait également côtoyé des militaires, dont Lamoricière, et rapporta une série de sept dessins ayant trait à la vie sociale arabe ou à des animaux (lions, dromadaires). Il rentra ensuite à Rome où il composa sa toile " *Scènes d'Arabes dans leur camp écoutant un conteur* " qui fut fraîchement accueillie par la critique, puis il produisit l'année suivante son chef d'œuvre: " *Femmes d'Alger dans leur appartement* " qui a donné lieu de nombreux commentaires. Il avait rencontré le Mamelouk Yusuf, aventurier sanguinaire dont la légende coloniale allait faire un héros mais la version de la vie de ce dernier qui nous est proposée p. 123-126 n'est sans doute guère conforme à la réalité².

Les fabulations de Yusuf ont inspiré le pinceau d'Achille Devéria, autre imagier de la conquête sur lequel on trouvera de bonnes pages (127-128).

Il est toujours scabreux de représenter une bataille perdue et Nicolas Schaub l'observe justement p. 133. Vernet ne l'ignorait apparemment pas quand il composa, en 1836, son " *Combat de Muley Ismaïl* " (26 juin 1835) au cours duquel le colonel Oudinot trouva la mort. Ce succès local du général Trézel suivait de très peu l'immense déroute qu'il venait de se faire infliger dans les marais de la Macta.

² Les récits de la vie de Yusuf, rédigés à partir de ses propos, ne sont que fabulations et mensonges. Se disant né dans l'île d'Elbe en 1816, sous le nom de Giuseppe Vantini il prétendait avoir été enlevé par des pirates tunisiens et élevé dans le harem du bey de Tunis qu'il aurait dû fuir à la suite d'une intrigue avec une princesse. Il était certainement plus âgé et les Algériens le tenaient pour un Juif converti à l'islam (et par la suite au christianisme). Il laissa entendre qu'il était un bâtard de Napoléon, sa mère ayant été chambrière au Palais des Mullini.



Académie des sciences d'outre-mer

Le temps d'un bref *excursus*, l'auteur nous fait passer à la vision que les peintres algériens ont eue au XX^e siècle, des opérations de la conquête de leur pays : dans les années 1980, le président Chadli Bendjedid commanda au peintre Hocine Ziani plusieurs toiles pour le musée militaire d'Alger. On peut voir p. 137 un tableau fresque représentant précisément le combat de la Macta qui, comme nous venons de le voir, ne fut pas une défaite pour les Algériens...

Louis Philippe avait manifesté le désir de voir son fils aîné, le duc d'Orléans, suivre les opérations. Le prince fut chaleureusement accueilli à son arrivée à Alger le 31 mai 1835 mais il n'en émit pas moins un jugement sévère sur le peuplement européen de la ville " Il n'y a pas de population plus immorale que les 12.000 Européens que l'on compte en ce moment à Alger " (p. 149).

Une troisième partie pp. 163-230 est consacrée au journal d'Afrique du Duc d'Elchingen. Polytechnicien, le deuxième fils du maréchal Ney avait refusé de servir la Restauration (on se souvient de la fin de son père) et prit du service dans la légion suédoise avant d'être réintégré comme capitaine par la monarchie de Juillet. Autre personnage entré dans la légende, l'émir Abd el-Kader qui n'était pas un vaurien sans foi ni loi comme Yusuf mais n'a pas droit à une abondante imagerie dans cet ouvrage.

Le chapitre IV est honnêtement intitulé " La défaite de l'armée d'Afrique " puisqu'il traite de l'échec de l'expédition de Constantine en 1836. Néanmoins Auguste Raffet y a trouvé la matière de quelques lithographies (pp. 241 et 245). Le même Raffet nous a laissé un album de l'expédition de 1837 qui se termina par la prise de la ville au terme d'un combat de rues qui ne fut qu'une honteuse boucherie. Les gravures de Raffet et du capitaine Leblanc, les toiles d'Horace Vernet allaient orner la salle de Constantine au musée d'histoire du château de Versailles. Le dévouement de Saint Arnaud, autre triste aventurier, et la fin courageuse de Damrémont y sont célébrés.

Dans le chapitre V, consacré aux résistances, le lecteur trouvera un intéressant commentaire du tableau d'H. Vernet intitulé la « Prise de la smalah d'Abd el-Kader ».

Rappelons à l'auteur que l'escadre de plusieurs bateaux établie autour de la capitale (p. 31) est une escadre de plusieurs navires, que Louis-Philippe était roi des Français et non roi de France (p. 116) et que le nom du maréchal Maison ne comporte pas de particule (p. 144). La transcription des noms arabes aurait grand intérêt à être actualisée : on trouve Yussouf pour Yusuf etc. Le prénom Kaboura, attribué à la jeune princesse avec qui Yusuf aurait été surpris, n'existe pas en arabe (Kadoura ?). L'ouvrage est pourvu d'une bibliographie et d'un index. On regrettera de ne pas trouver mention des recueils de l'orientaliste Lynne Thornton. Mais il s'agit d'un bel ouvrage consacré à l'épopée algérienne, vue comme toile de fond de la monarchie bourgeoise du roi-citoyen, qui se voulait le Napoléon de la paix.

Jean Martin